

**Guyane terre des Indiens :
Carnet de voyage en 1967**

Prélude

Le voyage

Cayenne

Maripassoula et les villages Indiens du Maroni

La navigation sur l'oyapock

Camopi

Vers le chemin du retour

Légendes

Rituels

Regards Actuels



photo Jauffret

Prélude:Où Comment se décide un voyage !

A 26 ans ,je suis nommée dans un lycée de la Seyne sur Mer ,comme professeur en sciences et techniques économiques .C'est mon premier métier, celui d'enseignante, fonction que je quitterai peu de temps après. Je transmets des savoirs, ,correspondant à ma formation Universitaire, mais également des matières dont je n'ai aucune notion .. Sans préjugés de ma part, ni de la leur,les élèves qui en savent plus que moi dans les domaines du technico-commercial , me montrent comment utiliser la ronéo ! L'ambiance est à la collaboration et à l'estime réciproque. Il est vrai que j'avais peu de différence d'âge avec ces potaches !

En fréquentant des A.G où nous refaisons le monde, au moment de la guerre d' Algérie , j'avais pris l'habitude des discussions conflictuelles et des rencontres insolites . Nous étions un an avant Mai 68 et les débats avec les élèves s'avèrent fructueux en économie et en sociologie.

L'égalité entre homme et femme ne va pas de soi en 1967, que ce soit dans le choix du mode de vie ou dans le monde du travail. Celui-ci n'est pas très ouvert aux femmes surtout pour occuper des positions de cadres,alors que nous sommes dans une période de plein emploi . Je choisis donc l'enseignement à la sortie de l'Université, après plusieurs tentatives sans succès dans l'Industrie de la région Marseillaise où j'habitais jusqu'alors.

Je déménage souvent dans cette période: à une chambre dans une villa va succéder une collocation sur le port de Toulon, avec des assistantes de langue Anglaise, dont la principale occupation est de multiplier des invitations et des fêtes dans l'appartement, à mon grand désarroi ! Je quitte enfin ce lieu et finis par accoster dans une « pension de famille » au bord d'une plage tranquille à Mar-vivo . Cette pension est habitée par la propriétaire, le fils et la fille de la famille, leurs conjoints et quelques amis de passage. On vit là dans un espace chaleureux et convivial qui préserve la liberté de chacun. Une « auberge Espagnole « pleine de ressources.

Un soir de Mai, un homme barbu que je vois pour la première fois, entre dans cette auberge . Il a une trentaine d'années, une allure de baroudeur, barbe rousse. Présenté comme un ami et un voisin de la propriétaire de la pension,Pierre Jauffret vient projeter un film sur la vie des Indiens de Guyane , auprès desquels il a séjourné pendant 2 années consécutives . Ces films font partie d'une série de reportages accompagnés de photos et d'articles publiés par Paris-match. Il raconte en quelques mots son étonnant parcours : du Sahara à Bornéo ,puis en Guyane , le voici de retour dans la demeure familiale de ses parents pour quelques mois. Il dit son impatience à repartir pour continuer ses recherches notamment sur des espèces rares de papillons .

Ma vision de la Guyane à l'époque se résume ,à quelques éléments historiques , à l'affaire Dreyfus ,à Victor Schoelcher et au livre « Papillon « , donc au bagne et à la dénomination : enfer vert . J'ai peu de connaissance sur le monde Amérindien . Je visionne le film avec intérêt pour le mode de vie communautaire de cette population. Les tatouages sur le corps m'impressionnent. Je m'émerveille sur leurs fêtes et les grandes plumes de couleur dont ils se parent à cette occasion .

Je m'interroge aussi sur ce qui peut faire courir des jeunes hommes dit explorateurs à l'autre bout de la terre : l'aventure , l'étrangeté , la fuite de la routine , la connaissance autre, la vie naturelle ,le goût du risque et l'excitation qui l'accompagne , la terre vierge loin de la terre-mère, la recherche des limites , voir la survie ? J'avais appris par la presse et par la radio , la disparition du journaliste Raymond Maufrais en 1950, dans la forêt Guyanaise et la recherche désespérée de son père,aide comptable à l'arsenal de Toulon , pour le retrouver .(En 12 ans, 12 expéditions dont la dernière en 1964) .

Pierre Jauffret avait écrit à cet homme pour lui proposer son aide . Edgar Maufrais lui a répondu 4 ans plus tard et c'est ainsi qu'il part en Guyane en 1963 pour l'accompagner dans une de ces dernières expéditions.

Raymond Maufrais écrit dans son carnet retrouvé après sa disparition¹ : « J'avais décidé depuis longtemps de suivre ce chemin, je le suivrai quoiqu'il en coûte, car on doit toujours marcher de l'avant ... Rien n'est impossible. » ... « Pourquoi je pars seul ? Parce que j'aime la vie dangereuse et que sans porteur, sac au dos, la hachette à la main, en pleine jungle , j'aurai vraiment le sentiment d'exister pleinement, de prendre mes responsabilités d'homme, de tenter une chance qui en vaut la peine . L'aventure de l'exploration est une aventure de pureté et d'humilité. Je vais essayer de comprendre des hommes primitifs, je vais vivre avec eux . je vais retrouver les vieux instincts oubliés. »

A la fin du visionnement du film , je me hasarde à poser une question à Pierre Jauffret , dont le sens m'échappe encore actuellement . Pour toute réponse , voici ce que j'entends : « Si vous voulez je vous emmène ... je repars dans 2 mois . »

Evidemment cette invitation me trouble ... J'y vais , j'y vais pas . Que faire? Pourquoi ? est ce dangereux ? Suis je prête à affronter une telle aventure ? Il me faudra quelque temps pour me décider . Cependant le désir de savoir et la curiosité l'emportent. Les vacances scolaires de l'époque en été, durent 3 mois , ce qui facilite ma prise de décision enfin : je pars . Appel de l'aventure et de rivages inconnus, expérience unique !



photo Jauffret

Un ami « qui me veut du bien » avec qui j'évoque cette opportunité que le destin m'offre, me fait un inventaire à la Prévert du musée des horreurs: « Dans la forêt , dans la jungle , grouillent des serpents venimeux et des scorpions mortels . On doit faire attention à chaque pas ! Ce discours n'arrête pas mon élan : je me vois déjà comme Jane sur le fait d'un arbre, attendant le secours de Tarzan ... et 2 mois plus tard , j'embarque à Marseille avec un minimum de bagage, en compagnie de Pierre Jauffret sur un cargo Italien: un bananier , dont le prix des places en cabine est très bon marché.

Le cargo mettra 3 semaines avant d'atteindre Cayenne avec une escale à Gibraltar d'où nous partons pour Huelva, là où Christophe Colomb fit route vers les Amériques. J'apprends que celui-ci a longé la Guyane sans y accoster. C'est Vicente Yanez Pinzon , 2 ans plus tard , qui le premier arriva sur cette terre .

¹ Cité aussi par Geoffroy Crunelle et Philippe Jamain dans « l'ordalie guyanaise des Maufrais »

Le voyage

L'Océan est calme, très calme. Trop. Il fait chaud, très chaud. Le bateau semble faire du surplace. Une sourde torpeur m'envahit : je fixe l'horizon bleu, sans perturbation. Rien ne bouge. Les pensées, elles se bousculent : que vais-je découvrir ? l'image de l'infinie est propice aux rêves, aux songes. Parfois, je m'installe sur le pont, étendue dans un transat, le livre : Tristes tropiques de Lévi-Strauss à la main. La monotonie du quotidien se ritualise peu à peu avec ses répétitions.

La vie à bord s'organise : quelques passagers et l'équipage font connaissance ; des habitudes se nouent : jeux de cartes à certaines heures, apéritifs avant le repas du soir, avant le traditionnel plat de pâtes en entrée (... je vais prendre 2 ou 3 kilos pendant cette traversée, ce qui surprendra beaucoup mon entourage à mon retour : la vie sauvage te réussit !) ... Nous sommes 6 passagers : Un couple ayant pour ambition de s'installer à Kourou, lieu d'implantation toute nouvelle de la base de lancement des fusées, un chanteur d'opéra italien qui rend visite à son frère en poste au Surinam, un jeune Français d'une vingtaine d'années, ayant pour projet de faire le tour du monde au départ de l'Amérique du Sud et nous deux, Jauffret se présentant comme explorateur et entomologiste, moi l'accompagnant avec un statut de sociologue. Petit groupe hétérogène et peu conformiste, nous échangeons sur nos projets d'avenir : le couple envisage de construire un hôtel, profitant de la perspective d'un tourisme nouveau. Le chanteur, qui agrémente nos soirées de sa voix chaude, rêve à la construction d'un opéra en pleine Amazonie, comme celui de Manaus. Quant au jeune aventurier, il nous confie qu'il a pu réunir l'argent du voyage grâce à la largesse d'une dame d'âge mûre !

A Cayenne, ce dernier va louer une villa où j'installerai mon hamac pendant quelques jours à mon retour de la forêt.

Que sont devenus tous ces projets ? Je ne saurais le dire !

J'apprendrai plus tard que Pierre Jauffret a fait le tour de la chaîne des Tumuc Umac en rééditant l'exploit de Coudreau pour aller au Brésil où il vit encore actuellement. Il a donc réussi l'exploit dont avait rêvé Raymond Maufrais quelques années plus tard !

Cayenne

Notre arrivée à Cayenne est attendue par des grossistes venus apporter leur cargaison de bananes pour le prochain voyage. Sur le quai, des dockers à la peau sombre s'activent et déchargent toutes sortes de marchandises. Les klaxons des bicyclettes se mêlent aux paroles bruyantes des commerçants. Notre première démarche se fait au bureau de la Préfecture où nous est délivrée une autorisation pour nous rendre en territoire Indien, territoire protégé. Indispensable à l'époque, protection qui a disparu peu de temps après mon séjour.

Je déguste mon premier punch coco à la terrasse d'un café place des Palmistes. Impression de moiteur, soleil voilé. Des passants : guyanais, chinois, libanais déambulent lentement en cette chaude après-midi. Un vieil homme, maigre, à longue barbe blanche, attire mon attention : il s'agit d'un ancien forçat, resté en Guyane, comme tant d'autres après la fermeture du bagne, ne sachant pas où aller ailleurs. Il séjourne là. Cette « terre de l'enfer » est devenue pour lui une terre d'asile. Quelques anciens bagnards ont ouvert des commerces. D'autres se sont reconvertis en chercheurs de poudre d'or et parcourent les fleuves à la recherche d'un hypothétique et illégal trésor.

La soirée se termine par un dîner de poissons à la mode des Antilles que nous dégustons dans un restaurant de la basse ville , avant de nous installer chez des amis de Pierre Jauffret.

Maripassoula et les villages Indiens du Maroni

Le lendemain , un petit avion nous conduit à l'intérieur du pays, dans la forêt tropicale à Maripassoula sur le fleuve Maroni . Nous atterrissons sur un semblant d'aérodrome en terre battue. Le vrombissement de l'appareil fait accourir des dizaines de gamins et quelques adultes . Le pilote , Nicolas ,un Roumain , qui a fuit le régime communiste , remet des paquets à ses visiteurs ainsi que des boîtes de conserves commandées par l'épicier . Puis il repart aussitôt avec un chargement de colis et de lettres.

La petite ville est située sur la rive du fleuve, frontière avec le Surinam, à mi-chemin environ de la distance qui sépare St Laurent du Maroni, du massif des Tumuc Humac .

Un immense fromager trône sur la place du village, non loin du bureau du représentant administratif du territoire. Pour tout commerce : une épicerie qui tient lieu aussi de bar, où nous nous rendons parfois le soir pour échanger des propos sur la vie locale avec les Guyanais . Beaucoup de racontars se murmurent sur les uns et sur les autres. Ainsi le patron du bar, Abdallah, a été condamné au bagne à perpétuité pour avoir tué un officier, pendant son service militaire (ce dernier l'avait tabassé à mort) ! Un consommateur, un ancien forçat, est dit, avoir assassiné son épouse pour mettre la fille de celle-ci dans son lit!

L'histoire de Raymond Maufrais ,qui quelques années au paravent avait fait l'objet de nombreux commentaires lors de sa disparition , comme nous l'avons déjà souligné, fait encore l'objet de rumeurs dans ce dernier lieu a l'avoir vu vivant . Il aurait joué ici tout son argent en jouant au poker avec d'anciens forçats, sans scrupules et serait parti avec un fusil dont l'extracteur ne fonctionnait plus, ce qui aurait causé sa mort dans la forêt , ne pouvant plus ni chasser ni se nourrir ! C'est du moins ce que l'on suppose. Son carnet, retrouvé après sa mort, décrit un état d'épuisement tel qu'il a sacrifié son chien en guise de nourriture !

Nous logeons dans un *carbet* (sorte de cabane en bois) où l'eau de pluie , recueillie le long de la gouttière , nous sert de douche ... Là ,nous installons nos hamacs pour la nuit qui commence tôt. La nuit, la forêt proche, me semble encore plus mystérieuse . Je songe à toute cette vie que j'imagine là : des bruissements dans l'ombre dont j'ignore la provenance. Inquiétant !



photo D. Weiss

Le jour suivant, nous nous rendons en pirogue vers les villages Wayanas sur le Maroni. Ceux-ci groupent à peine 5 ou 6 familles, sous l'autorité d'un chef (*Tamuchi*) .

Les villages sont situés sur le flanc de la colline afin d'éviter les inondations pendant la période des pluies. Autrefois plusieurs centaines de personnes vivaient dans cette société de type endogame et matriarcale sous la direction d'un chef de village. Les Wayanas étaient

polygames , cependant le manque de femmes se faisant durement sentir , ce privilège est parfois laissé dans les années 1960 au seul chef de village . Celui-ci est encore désigné par l'ensemble du groupe pour son aptitude à inspirer confiance et son prestige personnel. Le principal instrument du pouvoir est la générosité, la capacité à distribuer ses biens, les produits de la chasse à d'autres moins chanceux.

Les Wayanas étaient des guerriers dans les siècles passés et la guerre entre tribus différentes était incessante, bien que peu meurtrière. Les Wayanas sont des peuples Caraïbes, dont la traduction veut dire « guerriers ». Cependant , La population a été davantage décimée par les maladies apportées par les blancs à partir du 17^{ème} siècle que par les guerres qui avaient pour objet avant tout de montrer la puissance du vainqueur et non de faire disparaître des peuples comme les génocides que nous avons pu connaître dans notre civilisation moderne.

Les prêtres, venus nombreux, n'ont pas réussi totalement à les évangéliser et leur croyance a encore pour fondement les esprits de la nature. La sorcellerie se pratique encore lors de ma venue ainsi que la médecine à l'aide des plantes et racines de la forêt.

Des enfants nous attendent et nous aident à amarrer le canot . Leur peau cuivrée signe l'impact d'une vie en plein air . Des rires nous accueillent : ils montrent la satisfaction de notre venue. Ils ne sont pas intimidés. D'autres enfants, de 4 ou 5ans, manoeuvre une barque avec une agilité qui me surprend, quand je songe à ma propre maladresse.

Les jeunes garçons suivent de près leurs pères dans les tâches quotidiennes , les filles restent au près de leurs mères .

Les Indiens sont très habiles dans la construction des canots (*canawas*): ils creusent une coque à la hache dans un tronc d'arbre d'angélique ou de bois-caïman d'un seul tenant. les bordages sont façonnés dans des planches de cèdre .

Dans le village, les cases sont dispersées sans ordre apparent , autrefois les clans se rassemblaient tous autour de la case centrale, case communautaire. Les cases des familles ont des formes diverses, rondes ou allongées, parfois sur pilotis et sont de fabrication identique : Une armature en bois léger et flexible, soutenue par 4 piliers . Le toit est constitué d'une couverture de feuilles tressées d'une espèce de palmier nain : *ouaïe*.

Au centre se trouve toujours la case centrale, case des hommes, (: *Tukuchipan*) , en forme de cloche , avec une charpente en bois décorée de dessins géométriques :

Cette charpente est très colorée :c'est un *Malouana* ². Dans la case centrale, ont lieu les danses et cérémonies rituelles, par exemple l'initiation des jeunes adolescents (le *Maraké*) ³,rite de passage à l'âge adulte avec des épreuves d'endurance. Ce sont les hommes qui se réunissent dans la maison commune pour échanger et prendre des décisions pour l'ensemble de la communauté.

² Malouana : Une rondelle de bois tendre de 80 cm à 1 m de diamètre . Sur un fond noir (fruit de *génipapo*) sont peint en rouge et blanc des animaux stylisés,oiseaux,mammifères et au centre la chenille à 2 têtes , qui ra pelle étrangement un motif allégorique Inca . (voir note en fin de texte sur l'origine des Wayanas)

³ Maraké :Voir description page 13



Malouana.. Photo Jauffret



Vannerie pour le Maraké.. Photo Jauffret

Chaque famille dispose d'une case. Attenante à celle-ci, se trouve un abri pour le foyer et la platine sur laquelle cuit une galette de manioc : la *cassave* . Le manioc peut également se présenter sous forme de farine : le *couac*, passé à travers des tamis. C'est le travail dévolu aux femmes avec également le filage du coton, qui sert à fabriquer le fil utilisé dans la fabrication des flèches pour fixer les pointes , ainsi que certains ornements de cérémonies .(la cordelette des arcs est faite à partir de fibres extraites de la feuille d'ananas sauvage que l'on râpe avec un objet dur). Elles fabriqueront des hamacs ainsi que le petit tissu rouge, appelé *calimbé* , porté par les hommes et les femmes en guise de cache-sexe . celui-ci était fabriqué autrefois à partir d'une écorce « battue » : le *Tauari* .

Les femmes cultivent le coton dans leurs abattis. Le coton une fois séché, est débarrassé des graines, puis étiré et battu pour obtenir du coton peigné . Elles passent de longues heures à filer ce coton en pelote avant de passer au tissage autour de 2 piquets à partir de la technique du filet à points noués.

Pendant la saison sèche, les hommes partent au loin pêcher et chasser avec les arcs et les flèches, malgré l'apport des fusils et des cartouches qu'ils obtiennent par la vente de poissons ou de gibiers boucanés . Ils privilégient l'art de la pêche encore à cette époque. Les Wayanas sont aussi reconnus pour le dressage des chiens, qu'ils peuvent vendre ensuite dans les villes.

Les Indiens sont majestueux avec leurs cheveux longs et leurs corps musclés enduit de *roucou*, une plante qui éloigne les moustiques et qui a conduit à la nomination de « peau rouge » donné par les Blancs aux Indiens d'Amérique. Les hommes comme les femmes portent des colliers de perles de leurs fabrications aux chevilles et au cou. Les motifs peints sur le corps lors des cérémonies suivent un répertoire codifié de même que les motifs de vannerie confectionnée par les hommes.

En guise de bienvenue dans les villages, on nous sert à boire du *cachiri* , une boisson préparée à partir de la cassave . On dit que les femmes mâchent la plante et la recrache en la délayant avec de l'eau. La boisson est amère et tout en connaissant ce qui est dit de la préparation, je suis censée la boire avec plaisir !.

les Femmes indiennes comme dans tous les villages que je vais visiter , me regardent avec curiosité : elles déballetent mon petit sac à dos pour examiner ma chemise ou d'autres objets . En effet, très peu de femmes blanches circulent sur le fleuve . Je communique beaucoup par gestes et j'apprends quelques rudiments de leur langue , que Pierre Jauffret possède parfaitement. Devant une des cases, un parc pour bébé attire mon attention ! Devant ma surprise au sujet de l'incongruité de cet objet, on me raconte l'histoire de cette Indienne que l'on a évacué d'urgence par hélicoptère sur Cayenne au moment d'accoucher . Depuis l'enfant , nommé Hélicoptère⁴ est souvent mis dans ce parc , car sa mère a peur qu'il s'envole !

⁴ Hélas, nous avons appris son décès , quelques années plus tard . Son père , Kuliama « gardien des traditions » traditions qui se transmettaient de père en fils est devenu muet . A partir de ce moment là , c'est la fin de la tradition orale .

Les enfants font l'objet d'attentions très soutenues de la part de l'ensemble de la communauté et le nom qu'on lui donne est souvent significatif de ce que l'on a pu observer.

A 5 heures de l'après-midi, comme tous les jours, une pluie violente tombe. Elle ne dure qu'une demi-heure, puis nous repartons avant la nuit à 6 heures. Entre temps après les salutations, nous avons posé quelques pansements sur des jambes écorchées, distribué de la quinine car le paludisme ainsi que la tuberculose a fait des ravages depuis l'arrivée des Blancs. Dans nos relations d'échanges économiques, nous pratiquons le troc. Par exemple, nous échangeons des cartouches contre des arcs et des flèches ou des paniers, divers objets que je vais ramener en métropole.

Notre retour se fait après avoir écopé notre canot d'un fond d'eau !

Les soirées sont longues à Maripasoula car nous avons de l'électricité de 6 heures à 8 heures du soir ! Alors nous nous installons à l'épicerie-bar à la lueur des lanternes pour une partie de belotes avec le patron tout en écoutant les commérages.

La navigation sur l'oyapock

Quelques jours se passent ainsi tranquillement, puis nous partons à Saint Laurent du Maroni avant de reprendre un petit avion pour Saint George sur l'Oyapoc. Delà nous embarquons sur l'autre fleuve, frontière avec le Brésil, l'Oyapoc. Le fidèle compagnon de Pierre Jauffret, que l'on dit sorcier, Mekoualany, nous accompagne. Il connaît toutes les plantes curatives de la forêt, voit de très loin les serpents dangereux qui me font peur (j'en ai vu quelques-uns !) et sait chasser et pêcher avec une grande dextérité. Son père a été le dernier chef Wayana à avoir groupé sous son autorité ceux du Brésil, de la Guyane et du Surinam. Pierre Jauffret était intervenu lors d'un duel entre celui-ci et un autre Indien. Il l'a sauvé. Depuis Mekoualany lui voue une grande reconnaissance car sans son intervention il serait mort, les duels se terminant selon la coutume, par mort d'homme !

Nous remontons le fleuve avec notre canot, pendant plusieurs jours, nous nous nourrissant de poissons tirés à l'arc (aymaras et piranyas aux grandes mâchoires dangereuses) ou d'iguanes ou encore de toucans, accompagnés de riz, de manioc, le tout bouilli avec force piment. En dessert, des bananes ou des oranges amères, fruits que l'on trouve parfois dans les abattis abandonnés ou des campements d'orpailleurs. Le plus souvent, dans les rapides, nous mettons pieds à terre et tirons le canot avec une corde le long de la berge. Toutes nos affaires sont dans des sacs en plastiques étanches pour éviter des catastrophes en cas d'immersion dans l'eau. La nuit, nous installons nos hamacs avec des moustiquaires entre deux arbres sur le bord du fleuve. La nuit est parcourue de sons divers que j'essaie de reconnaître : bruissement de feuilles et chants d'insectes qui me rappellent les grillons et les cigales de ma Provence natale. La forêt respire de saveurs subtiles. Les moustiques traversent la toile fine, je serais piquée et même couverte de boutons rouges sur le corps par des poux d'agoutis. Le matin, nous sommes réveillés au lever du jour par des singes hurleurs : les babouins. Parfois nous partons à la chasse aux papillons pour attraper dans des filets des Morphos bleus que Pierre Jauffret destine aux collectionneurs de la métropole. Au cours du périple sur l'Oyapoc, nous attrapons un singe paresseux, qui essaie vainement de s'enfuir sans y parvenir, ses gestes sont si lents que nous arrivons toujours à le rattraper ! Celui-ci finira dans notre casserole à la fin du séjour. Nous arrivons enfin à Camopi, lieu de notre destination. Ce village ainsi que tout le fleuve est peuplé d'Oyampis dont la langue est le Tupi-guarani comme les Indiens du Brésil, en face. Cette langue de même que celle des Wayanas est très développée en ce qui concerne les termes de la nature : un arbre ne se dit pas de la même façon, le matin, à midi et le soir.

Camopi

Nous restons une quinzaine de jours dans cette communauté, dirigée par le capitaine Norbert, nom que l'administration Française a donné à cet indien choisi comme chef par son groupe. Comme chez les Wayanas, la division du travail entre hommes et femmes est très claire : aux hommes : la chasse, la pêche, l'abattage d'1 à 2 hectares de forêt par famille, qui après avoir été brûlé, laissera place à des cultures de subsistance. Le sol tropical étant pauvre et le système de culture archaïque, la terre rapidement épuisée devra être abandonnée et un nouvel abattis sera dégagé. Aux hommes également, La confection de parures avec des plumes d'oiseaux, la vannerie de paniers et de « coulevres » : (longs tubes de vannerie qui grâce à la traction opérée sur une extrémité élimine le liquide nocif du manioc râpé, pressé).

Aux femmes : la cueillette, la plantation, la récolte des patates douces, la transformation du manioc, le tissage du coton et enfin, la cuisine. Les tubercules de manioc sont arrachés, épluchés, râpés sur une planche de gros clous, essorés de leurs jus, mises à sécher et durcies par le soleil. On tamise ensuite les graines ou, on fabrique une galette.

La canne à sucre, plantée, pousse en abondance ainsi que le cacao sauvage. Je vais mâcher avec délice des morceaux de canne dont le jus est stimulant pour mon petit déjeuner.

Tous les Indiens, qui vivent dans la forêt de Guyane, sont des semi-nomades qui pratiquent la culture sur brûlis et laisse reposer la terre pendant 2 ans en jachère. Ceci est rendu nécessaire par les invasions de grosses fourmis rouges : les fourmis manioc, par l'action de la pluie (érosion) et du soleil.

Les enfants me fascinent par leur connaissance de la forêt et leur savoir-faire. On leur apprend très tôt à construire des flèches et dès l'âge de 10 ans, ils accompagnent les hommes à la pêche. Ils sont conscients avec un regard habitué à la nature, de la présence de l'iguane qui se confond avec les feuillages et ils entendent le serpent qui siffle au loin, alors que moi, je n'ai rien vu, rien entendu ! Les tous petits enfants s'amuse comme tous les enfants du monde avec des bouts de rien, de ficelles, de branches tombées au sol, des écuelles .. leurs mères où grands- mères les surveillent du coin de l'œil !

Le soir au retour des hommes, les femmes vident le poisson et le font bouillir dans une marmite avec du piment. Toute la nourriture est pimentée pour lutter contre la déshydratation.

Je passe la plupart de mes journées avec les femmes en communiquant avec elles par gestes. Difficile de ne pouvoir partager davantage mes sentiments, mes réactions face à tout ce qui est si différent de mon mode de vie en métropole. Comment se dire alors que notre langue, notre vision du monde, nos imaginaires, nos valeurs, enfin tout ce qui nous a constitué, est Autre.

Lors de mon séjour, Je les vois, heureux de vivre ainsi dans la nature. Ils s'amuse souvent de rien ou ce qui me paraît comme tel, ce que nous ne savons plus faire.

Les animaux prennent aussi une grande place dans cet univers. Un jour, j'aperçois une biche venue s'aventurer tout près du village ! Effrayée, elle fuit aussitôt devant les chiens, et les poules en liberté qui s'affolent elles aussi. Un autre jour, les Indiens ramènent un jaguar qui gît inanimé dans le canot de Pierre Jauffret. Il sera boucané et servira de vivres un peu plus tard dans la saison. Un autre jour, ce seront des singes qui seront apportés. Toutes les viandes sont séchées et salées avec du sel offert par l'administration et mélangé avec de la quinine, avant d'être conservées dans les cases.

Une des distractions principales en fin de journée est l'épouillage par les femmes de leurs hommes aux longs cheveux ! On devine beaucoup de sensualité dans ces contacts corporels. Un des Indiens se promène toujours avec un miroir autour du cou pour s'admirer ! Les hommes sont coquets et couvrent volontiers de tatouages leurs visages et leurs corps.

Dans la soirée, c'est le moment du repos où les hommes s'assoient pour des travaux de vannerie et la confection des parures avec les plumes des aras multicolores. Certains jouent de la flûte et chantent le soir au coin d'un feu . L'ambiance est toujours sereine et gaie. Ils ont toujours l'air de s'amuser ; Ils semblent qu'ils n'ont pas quitté leurs âmes d'enfants. Je les envie beaucoup !

Une nuit, nous partons en canot avec des lampes électriques dans un endroit marécageux pour chasser le caïman . Mekoualany en attrape un petit que nous mangerons au village le lendemain en le partageant avec d'autres Indiens, car la nourriture est toujours partagée . Celui, qui a chassé, fait manger d'abord sa famille , puis distribue le reste aux autres : ainsi une veuve est toujours nourrie par les autres hommes du village .



Préparation du manioc. photo Weiss

Vers le chemin du retour

Pierre Jauffret décide alors de partir plus loin sur le fleuve chez les Indiens Poukous vers le massif du Tumuc Humac , région inexplorée ; ces Indiens qui vivaient encore à l'âge de la pierre , avaient peu rencontré d'homme Blanc . Je ne fais pas partie de ce voyage, aussi suis - je ramenée par une famille en canot jusqu'à Saint-Georges , d'où je prendrai un petit avion pour Cayenne . Une certaine angoisse s'empare de moi pendant ce trajet, car l'Indien qui m'accompagne est dit avoir retrouvé les traces de Maufrais dans la forêt. Certaines mauvaises langues font l'hypothèse que peut-être, il l'a supprimé pour s'emparer de son fusil ! Encore une légende ! Durant cette remontée du fleuve, nous accostons à plusieurs reprises au bord du fleuve pour saluer des familles et boire du cachiri . Tout se passe bien et je suis conduite à bon port à Saint -Georges.

A Cayenne , j'installerai mon hamac dans la villa louée par un des passagers du cargo . Pendant quelques jours, je vivrai la vie d'une touriste profitant de la plage et des distractions de Cayenne , en particulier du visionnement de films dans la salle du cinéma . Les représentations se font comme dans un salon où l'on s'installe pour boire et manger et où l'on commente avec son voisin les images sur l'écran ! Ce sera pour moi une transition, le début du retour à la culture occidentale que je poursuivrai en prenant l'avion pour la Martinique , puis pour la France .

Mon arrivée à Orly est remarquée par les voyageurs ou spectateurs divers et variés que l'on rencontre dans les aéroports. Je tiens d'une main un lot d'arcs et de flèches et de l'autre des couronnes de plumes ainsi que de la vannerie, objets peu communs !

Je mettrai du temps à me réhabituer à la vie civilisée, surtout à Paris où je reste quelque temps ! Je suis déphasée. Trop de monde partout, trop de voitures, trop de bruit. Mais pourquoi, courent-ils et pour aller où ? Tout va trop vite. Les immeubles de béton sont gris et sales. Ils donnent un aspect de tristesse à la ville, contrastant avec le vert des feuillages dont mes yeux sont encore emplis. Là-bas, il s'agit de couvrir avant tout ses besoins vitaux ; ici, influencés par la publicité, nous nous remplissons d'objets inutiles pour combler nos angoisses et nos manques.

Jamais plus, je n'entendrai le rire heureux et insouciant des Indiens de la forêt. Seuls leurs éclats de rires me parviennent encore dans mes rêves afin de souligner combien nos compléments sont dérisoires.

Légendes

Ici à cet endroit de mon récit, je vais introduire quelques légendes entendues le soir au coin du feu et racontées par Mekouanaly. Les soirées sont longues... On s'arrête très tôt quand on est le long du fleuve. bercée dans mon hamac, j'écoutais le chant des cigales au crépuscule, le hurlement des baboïns, la vie nocturne qui se réveille et le lent monologue de l'Indien. Le conteur s'est assis près du foyer où nous avons cuit du poisson et du riz. Il parle et malgré les moustiques qui font leur travail sur ma peau d'occidentale, je suis charmée par ces récits : Ils racontent le voyage des origines. C'est une traversée initiatique, qui participe de ma propre traversée. Voici 3 légendes.

L'origine des Wayanas :

Il y a longtemps de cela, c'était à Alaguai où la lune et le soleil flottent sur l'eau, où le créateur, celui qui est à l'origine de toutes choses s'arrêta pour faire la terre ; C'est de là que part le soleil pour revenir la nuit tombée se reposer sur l'eau. *Comme dans toute mythologie, au départ, existe l'informe, la fusion entre les éléments. Le Créateur sépare les éléments.*

La légende de Kuyuli :

En ce temps, il n'y avait pas encore de Wayanas sur la terre, seuls quelques tribus isolées : Oyampis Poucous erraient dans la forêt ; Dieu : Kapou et le soleil, Chichi étaient mécontents de ces derniers et un beau jour une énorme tortue fit son apparition au village des Kaïkuchianas. Avisant une jarre de *cachiri* qui mijotait doucement sur le feu, elle vient se blottir dans les cendres. Le soir, le chef, revient au village et demande à sa mère : « qu'as-tu cuit, mère, je sens de la tortue ? » De la tortue, mais où l'aurais-je prise ? ». Kaïkuchiana ne tarda pas à trouver la tortue. De la bête aussitôt éventrée, un flot d'œufs s'échappent ; « mon fils donne moi les œufs ! De deux œufs soigneusement enveloppés par la mère dans du coton sortirent deux minuscules Wayanas... Ils grandirent et fabriquèrent leurs arcs ; Un matin Kuyuli, le plus grand des deux parti à la chasse et manqua une tourterelle. « Fais-moi grâce et je te dirais où retrouver ta mère ; C'est Kaïkuchiana qui l'a mangée. Kuyuli lance des éclairs, la terre gronde, la foudre s'abat.. Quelque peu calmé, il se précipite au village et après avoir interrogé la vieille femme pendant 2 jours, il apprend la vérité. De rage, il partit et chercha dans les marécages un reste de sa mère ; N'y parvenant pas, il donna vie à la fourmi et l'envoya à la recherche d'une quelconque trace. Celle-ci ramena bientôt sur son dos un

ongle de la tortue . C'est pour quoi , depuis ce temps là , on peut voir sur le dos des fourmis un ongle de tortue ! De ce jour fut décidée la mort de Kaïkuchiana .

Aidé de son frère , il construisit son village, éleva en son centre un immense Tukuchipan et grâce à ses pouvoirs magiques , entreprit la fabrication de statuettes d'argile à qui sur le champ, il donna la vie . Le soir, son frère partit, accompagné d'un *homme d'argile*⁵ en tous points semblables à un Wayana, mais muet , ayant revêtu ses ornements de danse , ; Le lendemain , , il fit halte dans une crique pour fabriquer un deuxième compagnon . Quand ils atteignirent le village des Kaïkuchianis , ils étaient six .Ils furent bien accueillis et commencèrent à danser et le *cachiri* coula à flots plusieurs jours .

Quelques temps plus tard , les Kaïkuchianas furent invités à leur tour au village de Kuyuli, habité par des muets .



photo Jauffret

Le soir, la pluie se mit à tomber, le vent à souffler et la foudre s'abattit sur le *Tukuchipan* écrasant sous la charpente les Kaïkuchianas qui s' y étaient réfugiés . Pendant une semaine, les eaux ne cessèrent de monter et Kuyuli perché sur un *Kowai* montait avec elles ; Son frère était devenu un poisson⁶ : *Eleteke* . Au bout d'une lune, voulant s'assurer du sort des Laïkuchianis , Kuyuli fit un pigeon et l'envoya sur les lieux de l'inondation . Puis avec des feuilles, il fabriqua le Charognard qui s'étant repu des cadavres, repu ne peut revenir ...puis successivement tous les oiseaux..aucun ne revient . Tous ses ennemis étaient morts, alors il descendit pour s'en assurer lui-même.

Avant de quitter la terre, il fit les Wayanas , tels que nous sommes aujourd'hui avec des tresses de Wama ce qui explique la *fragilité des hommes*. Nos dents furent confectionnées à l'aide de grains de maïs et c'est pour cela qu'elles se cassent toujours. Il fit le jaguar, mais là figolant son œuvre, prit de la roche pour faire les dents⁷; Il fit aussi le feu pour nous le donner et toutes les choses que nous possédons maintenant. Ayant ainsi rempli sa mission, kuyuli, fils du soleil , les deux pieds dans unealebasse monta au ciel .

L'histoire :

A Alaguaï , il y eut beaucoup de Wayanas : ils étaient heureux et faisaient des guerres incessantes . Il faisait très chaud , la proximité du soleil rendait la terre incandescente et les chefs décidèrent le départ . Ils partirent vers l'ouest, fuyant le soleil , guerroyant sur leur passage . Un jour , ils atteignirent l'Amazone , puis le Parou et enfin le Yari . Ils cheminaient nuit et jour, traversant les cours d'eau sur de vagues canots en écorce, sans hamac par monts et plateaux . Sur le Yari , ils rencontrèrent les Upuluis avec qui ils s'allièrent et combattirent

⁵ Existe aussi dans les religions Monothéistes .

⁶ Le corps humain se transforme facilement en animal prédateur ou nourricier pour signifier la proximité de l'homme avec la nature .

⁷ Importance des dents qui permettent de distinguer force et fragilité .

les Apalaïs et les Oyampis . Ils allèrent toujours plus loin et se heurtèrent aux Pinokotos . Vaincus, décimés par ces guerres incessantes, ils se replièrent sur l'Itany . C'est là maintenant , qu'après être partis si nombreux de Alaguaï , nous achevons de mourir pour avoir trop aimé la guerre .

La tradition orale chantée par Kuliامنة disait : le peuple Wayana vivait heureux dans un paradis terrestre, là où le soleil se couche sur l'eau . Nous avons été chassés de ce paradis par le feu , nous avons descendu l'Amazone en guerroyantect

Voici l'hypothèse que nous faisons à partir des motifs se retrouvant sur le malouana :

- Le lac Titicaca était pour les Incas le lieu où le soleil se couchait sur l'eau.

-Pour Levy-Strauss , feu et guerre sont synonymes chez les Indiens du Brésil

L'empire Inca était entouré de nombreuses populations de cultures différentes qu'il dominait. Après la conquête Espagnole et les massacres, il ne restait plus que la fuite pour certaine population, en descendant l'Amazone . Nul ne sait avec certitude d'ou viennent les Wayanas .. !

La légende de Yapotoli :

Les Wayanas sont des guerriers :

Il y a longtemps Yapotoli et son fidèle Chikapuli, revenaient de la guerre . Yapotoli , fils de Kapou était d'essence divine. Il avait apporté sur la terre le casse-tête : le *kapalou* . Chikapuli , lui, était rejeté par ses frères , mangé par les chiques , il était considéré comme un paria et tous fuyaient devant lui jusqu'au jour où Yapotoli le prit sous sa protection et fit de lui un guerrier . Yapotoli combattait en dansant. Des colliers de graines : *kawai* , accrochés au dessus des genoux servant à rythmer ses chants . Il partait en gambadant et arrivé en vue des ennemis, le kapalou s'élevait au rythme des paroles , pour avec des éclairs , s'abattre sur la tête de ses adversaires .

Or ce jour là, il dansait plus que de coutume. La victoire avait été sanglante. Le sang ruisselait à flots et sa masse d'arme était gluante et couverte de cervelles . Il faisait très chaud et Chikapuli , après s'être désaltéré dans l'eau fraîche qui coulait à leurs pieds parla ainsi , lui qui ne disait jamais rien : « ne crois tu pas que tu devrais laver ton kapalou ? Tout ce sang et ces cervelles empuantissent l'air ! »

« Laver mon *kapalou* , jamais ...c'est le roi des Gymnotes et si je le pose dans l'eau , il s'enfuira »

« Essaie quand même, il sent si mauvais ... je vais me mettre là pour le saisir s'il cherche à s'échapper . »

Aussitôt dit, aussitôt fait et le *kapalou* a peine posé sur l'eau file entre les mains de Chikapouli et disparaît dans un tourbillon. Chikapouli , ahuri lève la tête pour voir disparaître à son tour Yapotoli qui privé de son arme magique rejoint son père le créateur de toutes choses .

Chikapouli regagna seul le village, devint un grand guerrier et apprit aux autres comment se servir du *kapalou* pour gagner la guerre . C'est ainsi que les Wayanas furent de grands guerriers car ils avaient appris de Yapotoli et de Chikapouli , l'art de faire la guerre .

La légende de Mopo :

Il y a peu de cela vivait dans un village du Yari un jeune garçon : Mopo

Mopo était adroit et savait fabriquer beaucoup d'objets utiles de ses mains seules comme des couteaux, mais pourtant nul ne l'aimait ; Un jour Mopo , armé de sa petite hache parti pour l'abatis . C'était la saison sèche et chacun s'acharnait à dégager un espace. Des arbres étaient enchevêtrés les uns dans les autres, retenus comme par miracle par des lianes.

« Mopo , ne t'approche pas »

Mopo n'écoutant pas les hommes du village, sa petite hache de pierre à la main y alla et hardiment attaqua un arbre. En un instant, tous les bois tombèrent, écrasant la plupart des

Indiens . Terrorisé , Mopo , parti en courant , ameute au village les femmes qui avec des lamentations ramènent les morts ; « Qu'as tu fait , Mopo , tu as tué nos pères et nos maris ; Sois maudit .

Face au danger, Mopo , dans un geste connu de lui seul , *ressuscite les morts* . Cela ne suffit pas pour calmer la population et l'enfant maudit fut mis à mort, écrasé à coups de bâton . Et la vie reprit calmement et le souvenir de Mopo effacé par les gros travaux de saison. Puis un jour , des visiteurs annoncèrent que Mopo était dans leur village . Gros émois et sa mise à mort fut à nouveau décidée . Pendant plusieurs lunes, on crut Mopo à jamais disparu. La quiétude était revenue et le soir les femmes se baignaient en groupe dans le petit cours d'eau qui traverse la clairière . Parmi elle, une jeune fille très belle s'ébattait en riant. La nuit tombait déjà quand un *poisson*, un *kolopinpe* inerte passe près d'elle . La belle le saisit et, soudain s'enfonce sous l'eau à sa suite : c'était Mopo qui voulait une femme. Des lunes passèrent, des rumeurs parvinrent au village : Mopo était sur l'Amazone, fort loin et bien vivant. Son père, un vieillard, entreprit une longue traversée sur une frêle pirogue d'écorce, seul dans les rapides, frôlant la mort tous les jours...Il atteignit enfin l'Amazone !

Mopo était là ...un vieillard lui-même avec sa jeune femme .

Maintenant Mopo a disparu. Nul ne sait où il est. Peut-être a-t-il rejoint son vrai Père , car c'était un fils de celui qui est à l'origine de tout .⁸



photo Jauffret

⁸ S'agit-il d'une influence des missionnaires de l'Eglise Catholique ?

Sur les rituels et les cérémonies :

Le mariage : ne donne lieu à aucune cérémonie ; Il peut être assimilé à un contrat passé entre les futurs conjoints et les familles de ceux-ci. La résidence est matrilocale et le jeune homme devra à son beau-père et au frère de sa femme la construction d'une case et un certain nombre de travaux.

La mort : donne lieu à beaucoup de cérémonies . Actuellement, l'incinération tend à être remplacée par un enterrement. Le mort est tourné vers le soleil, allongé les pieds vers l'Est s'il s'agit d'un individu quelconque, assis regardant le lever du soleil s'il s'agit d'un sorcier ; L'âme de celui-ci au lieu de rejoindre où se lève le soleil au paradis des Wayanas où la pêche est abondante, où l'on ne vieillit pas , demeurera sur la terre et devenue mauvais esprit (yolok) passera son temps à guetter les erreurs des humains et à les tourmenter .

La levée de deuil pour les parents d'un défunt, donne l'occasion à une cérémonie d'autant plus importante que celui-ci était plus respecté. Pour un sorcier, celle-ci se fera avec la collaboration d'un autre village, étranger à la famille . Le roucou (rouge) et le génipa (noir) sur les longues plumes chatoyantes joueront au milieu des danses, des chants et des pleurs , un rôle important dans ces rituels.

Mais la cérémonie la plus importante , celle qui rassemble dans un même village , la totalité des indiens du fleuve est celle du Maraké , cérémonie d'initiation des jeunes .

Le Maraké : Précédée généralement de un ou de plusieurs *Kala-u* (tradition orale, chantée) , elle va marquer le passage de l'enfance à l'adolescence des garçons et des filles , réunis à cette occasion pour subir les mêmes épreuves . Avec des ornements splendides, couverts de plumes de toutes les couleurs, au milieu de chants rauques et monotones, de hurlements stridents d'une population en transes, les *tepiémes* (néophytes) dans un état second subiront après une nuit de danse et une épreuve de résistance à la douleur (une flagellation) , l'application sur toutes les parties du corps d'une plaque de vannerie où sont insérées fourmis ou guêpes à la piqure cuisante . Ce sera ensuite de longs jours de jeûnes et pour clôturer, une épreuve de tir à l'arc .

Le *tepiem* ayant passé bravement les épreuves se verra décerner le titre d'homme ou de femme participant désormais aux travaux de la communauté. La coupe de cheveux qui marque ce passage symbolise alors la perte de la paresse.

La pensée Wayana et le déroulement des activités dans le temps :

La vie collective est nettement influencée par le climat. La saison sèche qui se déroule pendant 5 mois favorise la circulation sur les eaux basses du fleuve, les déplacements par familles de village à village, la pêche abondante ; Les villages sont souvent désertés durant cette période. La saison des pluies est au contraire, celle des travaux collectifs, des danses qui ont pour but de réunir plusieurs villages et de permettre les échanges réciproques. Les danses tout en assurant une meilleure intégration , ont aussi un but religieux , spirituel , de faire corps avec les éléments de la nature . Nature si riche en expression dans le vocabulaire de la langue Indienne.

Le Pouvoir Wayana :

Le pouvoir n'est pas héréditaire et à la mort d'un chef , celui qui depuis de nombreuses années lui sert de lieutenant va le remplacer . Ce pouvoir est plus apparent que réel, car les décisions sont prises en commun avec les hommes adultes ; La fonction ne semble pas d'ailleurs faire l'objet d'une compétition , car celle-ci comporte plus de servitude que d'avantage ; Le prestige personnel et l'aptitude à inspirer confiance sont le fondement de ce pouvoir et ne repose que sur le consentement collectif . Le principal instrument de ce pouvoir est la générosité et le chef est d'autant mieux considéré qu'il ne conservera que peu de choses pour lui. Il n'est pas rare qu'une famille quitte le village parce que le chef n'a pu donner un objet que souvent il ne possède pas !

Le chef Wayana est un homme qui veut avant tout conserver les traditions de la tribu et montrer au voyageur l'importance de l'hospitalité et de la grandeur du passé de son peuple .



le grand Man. Photo Weiss

Les techniques de pêche :

La nivrée est une pêche qui donne lieu à des réjouissances et des fêtes regroupant plusieurs villages pendant la saison sèche. Il s'agit d'empoisonner les eaux au moyen d'une liane peu répandue et nocive. Celui qui la repère choisit le lieu de la pêche avec l'accord de son chef de village ; Le lendemain, c'est le départ pour le lieu dit avec les canots . La liane est immergée et les hommes s'évertuent à viser les poissons avec arcs et flèches , pendant que les femmes s'éloignent pour rassembler du bois mort , éviter le poisson , puis le plonger dans une marmite bouillante avec du *cachiri* , du piment et du sel ; Ensuite viendront les danses des Hommes aux longues plumes.



pêche à l'arc. Photo Jauffret

Magie

On pourrait aussi évoquer des scènes de magie et de sorcellerie encore très présentes lors de mon séjour en 1967, montrant l'importance des croyances dans le merveilleux et l'imaginaire mais aussi de bonnes connaissances dans les vertus de certaines herbes pour la santé ou pour des vertus hallucinogènes .

Le corps :

Le corps est un corps de regard : les ornements de plumes servent à reconnaître l'identité du clan et sont le signe d'une sociabilité assumée. S'orner de plumes signifie que l'on a la capacité de vivre ensemble en parents ou en congénères. Les plumes ont un pouvoir de séduction.

La transformation du corps humain en un corps animal indique que cet état est relatif. Ce n'est pas une propriété stable. L'humanité du corps n'appartient à aucune espèce en particulier tant qu'il n'a pas revêtu les atours qui consacrent son identité.

Regards actuels

Voici quelques considérations sur le devenir de ce territoire et la lente dégradation de la vie de ces populations, même si actuellement , on constate un mouvement de renouveau culturelle .

Jusqu'en 1968, les indiens ont vécu sous un statut particulier , relevant directement du préfet, territoire protégé , les indiens vivant de leur droit coutumier .Les diverses tribus entretenaient de très bons rapports entre elles ; On ne relevait ni crime ni délit et leur économie de subsistance leur convenait parfaitement . L'abandon du territoire de l'ININI protégé et sa division en communes n'a en rien correspondu à leurs réalités économiques et ethniques. On a soumis au même droit civil Français des populations ethniques différentes. Dans des communes dont le territoire est très grand, le pouvoir est dans les mains d'un tout petit groupe représentant l'Etat , peu soucieux des besoins des populations autochtones et de leur réserver leur territoire de pêche et de culture , nécessaire à leur auto- consommation .

De grosses subventions ont été demandées pour bâtir un collège, là où il n'y avait jusqu'à présent qu'un instituteur indien faisant la classe pour un petit groupe d'enfants dans leur village , utilisant les sources de leur culture pour apprendre la langue Française . Les Indiens du village sont dépossédés de la transmission de leurs traditions et de leur mode de vie, source d'équilibre et de survie dans la forêt.

Dans un film de Connaissance du Monde, 10 ans après mon séjour , le chef de tous les Indiens m'est apparu en costume de l'armée !

Un enfant malicieux et heureux de vivre , parti à Cayenne avait succombé à la drogue ...

Les agences de tourisme ont envahi le territoire ; Des forfaits Week-ends ont été proposés ou des séjours de vie dans les villages indiens, alors que ces populations présentent peu d'immunité contre les germes de notre civilisation que ce soit sur le plan de la santé ou de l'argent et des biens de consommation.

La perte de leur fondement culturel entraîne comme pour toutes les populations soumises à la domination de notre culture occidentale, la constitution d' un prolétariat miséreux à Cayenne , exploité, qui vit de la drogue et de la prostitution .

Un article du journal « libération » du 17-01-05 fait état de suicides de jeunes. Il décrit que dans le village de Teneké , il n'y a plus d'eau potable, plus d'électricité , plus de médicaments .

J'éprouve beaucoup de tristesse en pensant au bouleversement culturel et à la misère que l'abandon de leur mode de vie, a ainsi engendré . Les visages si aimables de tous ceux que j'ai connu me sont revenus en mémoire, pendant que j'écris ces lignes. Que sont-ils devenus? Comment vivent- ils ces ruptures, ce non respect de leur histoire . Certains sont sans doute devenus apathiques. D'autres peut-être, les enfants de ceux que j'ai rencontré , réussissent à lutter pour le maintien de leur culture . L'espoir demeure cependant que nous reconnaissons tout ce que ces peuples peuvent encore nous apporter dans un monde dominé par la logique du capitalisme libéral et financier.

Mon histoire m'a rendu particulièrement sensible à la disparition des peuples sans défense et la disparition de leur culture . Car , même si l'on ne peut parler de génocide proprement dit , il s'agit bien dans ce qui vient d'être décrit d'anéantir ce qui constitue leur particularité et leur différence au niveau le plus profond . D'ou la nécessité de lutter contre ces tendances de la modernité .

Un couple d'Indien Wayana ,Joachim et Monique , invités aux Etats Unis pour la première fois⁹ disent leur surprise. Voici quelques paroles :

« Dieu s'est fâché contre nous , si non, nous aurions eu comme les Blancs »

« c'est à eux que Dieu a tout donné »

« la ville, elle n'en finit jamais ...Les maisons,c'est grand comme des montagnes..On dirait qu'elles vont nous tomber dessus ! »

« Les Américains, ils mangent des feuilles comme les iguanes ! »

Danièle Weiss . Psychosociologue. Paris 2006.Texte relu et annoté par Pierre Jauffret . Para . Brésil¹⁰ . Photos Jauffret et Weiss



Fête Wayana Maraké. Photo Jauffret

⁹ film de Frédérique Labourasse diffusé sur Arte le 09-04-06

¹⁰ J'ai pu avoir ses coordonnées suite au film réalisé sur R . Maufrais : Au nom du fils .